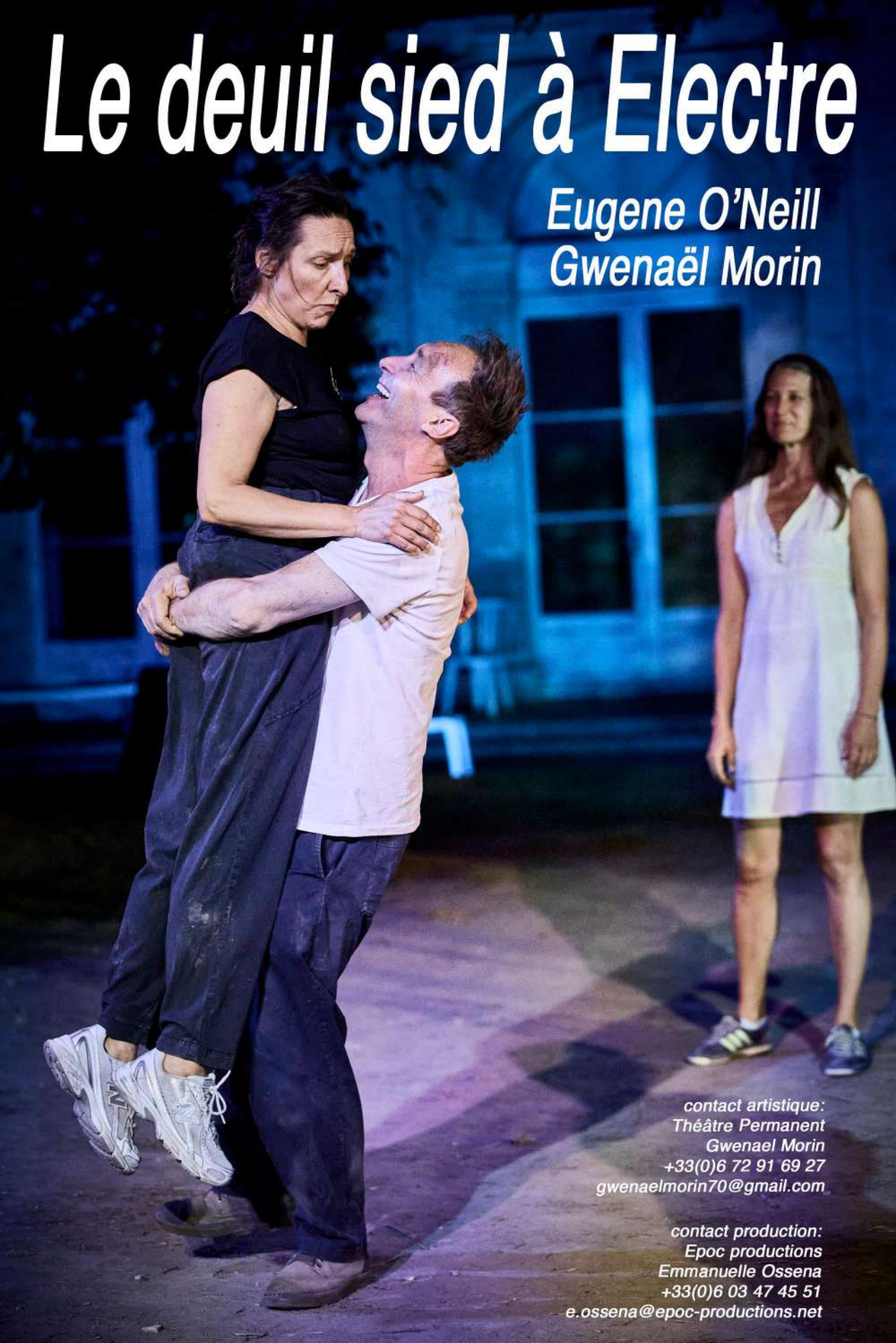
Le deuil sied à Electre

Eugene O'Neill
Gwenaël Morin



contact artistique:
Théâtre Permanent
Gwenael Morin
+33(0)6 72 91 69 27
gwenaelmorin70@gmail.com

contact production:
Epoc productions
Emmanuelle Ossena
+33(0)6 03 47 45 51
e.ossena@epoc-productions.net

« L’amour et la haine sont les deux faces du même désespoir. »
— *Eugene O’Neill*

« Ne croyez pas que je sois venu apporter la paix sur la terre ;
je ne suis pas venu apporter la paix, mais l’épée.
Car je suis venu mettre la division
entre l’homme et son père,
entre la fille et sa mère,
entre la belle-fille et sa belle-mère ;
et l’homme aura pour ennemis les gens de sa maison.»

— Évangile selon Saint Matthieu

Le deuil sied à Electre

Texte ***Eugene O'Neill***
Traduction ***Louis Charles Sirjacq*** *(L'Arche éditeur)*

Avec ***Fabien-Aïssa Busetta, Virginie Colemyn, Kady Duffy, Julian Eggerickx, Barbara Jung, Grégoire Monsaingeon***

Adaptation, mise en scène et scénographie ***Gwenaël Morin***
Assistante à la mise en scène ***Canelle Breymayer***
Lumières ***Philippe Gladieux***
Régie générale ***Loïc Even***
Photographies ***Christophe Raynaud de Lage, juillet 2026***

Direction de production, tournées
EPOC productions *Emmanuelle Ossena, Charlotte Pesle Beal*

Production *Compagnie Gwenaël Morin / Théâtre Permanent*
en co-production avec *Festival d'Avignon, tnba théâtre national Bordeaux Aquitaine, Bonlieu Scène Nationale Annecy, Les Célestins-Théâtre de Lyon, Théâtre Olympia – CDN de Tours, Théâtre du bois de l'Aune Aix en Provence, Théâtre La Commune-CDN Aubervilliers*

La compagnie Gwenaël Morin / Théâtre Permanent est conventionnée par la DRAC Auvergne-Rhône-Alpes.

Résidence de création *Bonlieu Scène Nationale d'Annecy, La ménagerie de verre Paris, Festival d'Avignon (Jardin de Mons-Maison Jean Vilar)*

Le spectacle comporte des remarques discriminatoires, des thématiques liées au suicide et à l'inceste. L'équipe du spectacle a choisi de ne pas modifier le texte original afin de présenter l'œuvre dans toute sa complexité, y compris ses aspects les plus sombres.
Ces propos et comportements reflètent les biais des personnages et le contexte historique de l'écriture de la pièce ; ils ne sauraient en aucun cas représenter leurs valeurs.

Conseillé à partir de 16 ans.

Spectacle créé le 07 juillet 2026 au Festival d'Avignon - Jardin de la rue de Mons – Maison Jean Vilar.

Note d'intention *– février 2026*

Au premier regard, comme un coup de foudre inversé, noir, la fatalité, la famille, la splendeur du châtiment : toute la tragédie est déjà dans le titre sublime du dramaturge américain Eugène O'Neill : *Mourning becomes Electra*

Le Deuil sied à Electre est une réécriture moderne du mythe des Atrides : Agamemnon, Clytemnestre, Électre et Oreste. Mais O'Neill transpose le mythe dans l'Amérique puritaine du XIXe siècle, juste après la guerre de sécession. Il remplace la mythologie grecque par la psychologie. Les dieux sont absents, mais leurs ombres — la haine, la culpabilité, le destin — hantent toujours la maison.

La pièce est en trois parties, respectivement intitulées : *Le Retour*, *Les Pourchassés*, *les Hantés*. Trois descentes successives dans la culpabilité et la solitude. Une fresque tragique, à la fois antique et freudienne.

Chez O'Neill, Électre devient Lavinia Mannon, fille d'un général américain. Elle découvre que sa mère Christine trompe son père Ezra Mannon, et, quand celui-ci est assassiné, elle pousse son frère Orin à venger le crime. Mais cette vengeance — censée purifier — ne fait que plonger la famille dans la folie et la mort. Au terme du drame, Lavinia s'enferme seule dans la maison familiale, enterrée vivante dans sa propre culpabilité. Le destin familial, le désir refoulé les amours interdits, l'inceste, la culpabilité, la faute, la punition et au final : la mort pour héritage font du *Deuil sied à Electre* une tragédie de l'âme moderne, où la psychologie a remplacé les dieux.

O'Neill écrit comme un homme hanté. Il mêle le lyrisme antique et le réalisme moderne, le souffle de Sophocle et la claustration de Stindberg avec une cruauté encore plus tranchante directe et définitive. Chaque geste, chaque silence a le poids du destin. La maison familiale, froide et monumentale comme un tombeau, devient le personnage central, le théâtre même de la fatalité. *Mourning becomes Electra* littéralement : Le deuil va bien / sied à Électre est à la fois un compliment et une condamnation : Électre est belle dans le deuil parce qu''elle lui appartient, parce qu'elle ne peut vivre que dans la douleur, parce que la mort est sa robe naturelle.

Nous sommes immortels, toute la philosophie ne parvient pas à nous donner l'intuition de notre finitude, l'expérience peut être nous permet-elle de voir que d'autres meurent mais le concevoir pour soi c'est impossible. Regardez jouer les enfants, avec quelle férocité leur enthousiasme à vivre balaie d'un revers l'éternité prétentieuse de n'importe quel dieu. Vivre pour vivre voilà toute la vie. Certes il y a la souffrance, quand la chair mise à mal réclame une alternative. Alors oui, la mort montre son visage mais si tôt revenu de l'avoir frôlé, nous en devenons encore plus immortels que jamais. Je dis donc que nous sommes incorrigibles de notre intuition d'éternité, voilà tout notre orgueil, notre splendeur et notre tragédie.

Je voudrais, avec la matière tragique que O'Neill parvient à capter par son écriture, faire un spectacle entièrement dédié à l'énergie et la puissance de jeu des actrices et des acteurs. Ce sera mon objectif : tout mettre en œuvre pour donner à entendre des actrices et des acteurs sublimes, et comme spectateur, par contamination, par insolation, le devenir avec eux.

Je voudrais monter *Le Deuil sied à Electre* avec 6 interprètes, 4 interprètes pour incarner chacun des membres du noyau familiale canonique : père, mère, fille, fils, et deux interprètes qui comme un narrateur pourra accompagner par des commentaires, des questions, des interactions avec les personnages le développement de l'intrigue. En référence à la tragédie antique et en fidélité au texte de O'Neill, dans la continuité du déroulement du spectacle, les interprètes pourront quitter leur rôle individuel pour constituer un chœur.

Pour monter *Le Deuil sied à Electre*, j'ai choisi de réunir à nouveau les quatre interprètes du *Songe* d'après Shakespeare crée en juillet 2023 : Virginie Colemyn, Julian Eggerickx, Barbara Jung et Grégoire Monsaingeon, à qui viendront se joindre Aïssa-Fabien Busetta et Kady Duffy. *Le Songe* avait ouvert le cycle de 4 ans à Avignon que j'avais intitulé : *Démonter les remparts pour finir le pont*. *Le Deuil sied à Electre* viendra clore ce cycle. Du *Songe* au *Deuil*… ironie du hasard, les plus belles histoires d'amour ont souvent des accents tragiques. Nous étions prévenus, tout était déjà dans le titre : mais quoi de plus beau en définitive, et de plus heureux au théâtre, que de pouvoir pleurer ensemble.

G.M.



Entretien *- avec Simon Hatab*

Comment avez-vous découvert *Le Deuil sied à Électre* d'Eugene O'Neill ?

Gwenaël Morin : Je l'ai découvert en faisant des recherches autour du mythe d'Électre. J'avais le projet de mettre en scène la tragédie d'Électre dans les versions d'Eschyle, Sophocle et Euripide car il se trouve que le mythe traverse les œuvres de ces trois dramaturges. D'une certaine façon, je voulais les mettre en concurrence, étant entendu que ces auteurs se sont souvent retrouvés en situation de concours à leur époque, mais le projet a dérivé progressivement et m'a amené vers ce texte pour lequel j'ai eu un coup de foudre et - chose rare - j'ai décidé de m'y fier.

Qu'est-ce qui, dans l'œuvre, a déclenché ce coup de foudre ?

Gwenaël Morin : Les conflits dans le cadre familial que la pièce met en scène. Il y a la mère, le père, le fils, la fille et l'amant de la fille qui est aussi l'amant de la mère. J'aime la manière qu'a O'Neill d'écrire les rapports conflictuels entre ces personnages. Il se trouve que, depuis que je fais du théâtre, depuis mes premières expériences au lycée, ce qui m'a toujours plu, c'étaient ces moments de crise que sont les scènes de conflit. Avec O'Neill, je suis comblé car il y en a beaucoup. Ces scènes ont été ma porte d'entrée dans l'œuvre. Il s'agit d'une réécriture de l'Orestie avec le meurtre d'Agamemnon, la vengeance qui s'ensuit envers son épouse et son amant et l'invention de la justice. Il s'agit d'une trilogie avec *Retour* (*Homecoming*), *Les Pourchassés* (*The Hunted*) et *Les Hantés* (*The Haunted*). Le titre original de la pièce est *Mourning Becomes Electra* et j'aime la proximité anglaise du mot deuil et le mot matin - *morning* : c'est comme s'il y avait dans ce deuil la promesse d'une aube, d'une renaissance. Sans tomber dans une vision chrétienne qui justifierait la souffrance en la considérant comme une condition d'accès au paradis, le deuil est envisagé comme le seuil d'un monde à venir : il a une dimension transformatrice.

Pouvez-vous nous en dire plus sur l'univers dans lequel O'Neill situe sa transposition ?

Gwenaël Morin : Il transpose le mythe au sortir de la guerre de Sécession, dans le contexte de l'abolition de l'esclavage qui va devenir un évènement fondateur de ce que sont les Etats-Unis aujourd'hui. Vous savez, quand Trump a été réélu, certains commentateurs y ont vu un *backlash* consécutif à la lutte pour les droits des minorités : cette idée selon laquelle on paierait pour être allé trop loin dans le progressisme. C'est bien sûr totalement absurde mais l'histoire de ce pays se nourrit de cet imaginaire, de luttes pour les droits suivies de réactions violentes. O'Neill écrit en 1931 : c'est une quinzaine d'années après *Naissance d'une nation*, ce film dystopique et suprématiste qui revient sur la guerre de Sécession en présentant les personnes esclavagisées comme une horde sauvage et le Ku Klux Klan comme une armée de libération christique du pays. C'est ce film qui a permis la recomposition du Ku Klux Klan qui avait disparu. C'est ainsi que, dans la pièce d'O'Neill, je vois Lavinia (Électre) et Orin (Oreste) : ils sont à mes yeux la préfiguration du monde à venir.

Est-ce la première fois que vous mettez en scène un auteur du répertoire américain ?

Gwenaël Morin : Oui, c'est étrange, dans mon esprit, je le mets en regard avec *Mademoiselle Julie* de Strindberg, que j'ai monté et dont il se rapproche par la férocité du langage, par la violence sourde que recèlent les mots. O'Neill a reçu le Prix Nobel de littérature. Il a inspiré Arthur Miller et Tennessee Williams. C'est une littérature que je connecte spontanément au cinéma classique américain, aux films avec Elizabeth Taylor et de Richard Burton. J'aime beaucoup la faiblesse des personnages qu'incarnent Taylor et Burton : ils sont faibles et sublimes.

Travailler ce répertoire américain et son rapport à la psychologie des personnages vous déplace-t-il dans votre manière d'aborder les pièces ?

Gwenaël Morin : O'Neill écrit sous le coup de la découverte de la psychanalyse qui le fascine. Les didascalies occupent une place conséquente dans le texte. Elles indiquent non seulement les gestes mais aussi les intentions de jeu, les adresses et les regards, le souffle coupé. Cette façon d'écrire la psychologie des personnages me passionne. C'est très différent de tous les textes que j'ai travaillés jusqu'à présent. Je ne sais pas encore comment je vais en tirer parti. J'imagine trois parties d'une quarantaine de minutes chacune, relativement différentes et indépendantes. J'aime ce principe de *display*. Je ne cherche pas à forcer les liens. Il y a beaucoup de personnages et je dispose de six acteurs. Chaque acteur sera donc amené à jouer plusieurs rôles. Comme toujours, je travaille à l'aveugle, sans préméditation, je me lance à l'assaut de ce texte dans l'espoir qu'il nous livre quelque chose.

Comment ce nouveau spectacle s'inscrit-il dans le projet que vous menez depuis quatre ans au Festival - *Démonter les remparts pour finir le pont* ?

Gwenaël Morin : De fait, quand je travaille sur un spectacle, j'ai moins l'impression de monter des pièces que de les démonter, point par point, pour les interroger, pour me confronter au "mur" du texte : ce mur d'incompréhension qu'affirme un texte dans la matérialité de son encre noire sur la page blanche. Le pont, c'est le pont d'Avignon, c'est un pont inachevé, un pont vers l'absence, qui nous relie à ce qui n'existe pas encore. Il ne faut surtout pas achever le pont, car ce serait comme faire un tombeau. Ce serait l'inverse du deuil.

Entretien réalisé par Simon Hatab en février 2026 pour le Festival d'Avignon.

Biographies

Eugene O'Neill

Eugene O'Neill (1888-1953) est un dramaturge américain, considéré comme l'un des plus grands auteurs du théâtre du XXe siècle.

Né à New York dans une famille d'acteurs irlandais, il grandit entre les tournées théâtrales de son père et les troubles familiaux. Ces expériences marqueront profondément son œuvre.

Après des études interrompues et des années de vagabondage en mer, il commence à écrire des pièces influencées par le réalisme et le symbolisme européens. Ses premiers succès, tels que *Beyond the Horizon* (1920) et *Anna Christie* (1921), lui valent rapidement une reconnaissance a traves tous les États-Unis

O'Neill explore des thèmes sombres : la solitude, l'échec, la culpabilité et la quête de sens. Son style novateur mêle introspection psychologique et tragédie moderne. Parmi ses œuvres majeures figurent *The Emperor Jones, Mourning becomes Electra* et *Long Day's Journey into Night*, pièce autobiographique publiée après sa mort.

Lauréat de quatre prix Pulitzer et du prix Nobel de littérature (1936), O'Neill a profondément transformé le théâtre américain en y introduisant une profondeur humaine et tragique jusque-là rare.

Gwenaël Morin

Après une formation d'architecte au cours de laquelle il pratique le théâtre en amateur, Gwenaël Morin devient en 1996 assistant de Michel Raskine et réalise en parallèle ses premiers spectacles : Fin aout, Pareil pas pareil, Stéréo, Théâtre normal, … A partir de 2004, il travaille régulièrement avec le plasticien Thomas Hirschhorn pour qui il mettra en scène notamment une adaptation du Guillaume Tell de Schiller. En 2009, en résidence aux Laboratoires d'Aubervilliers, il fonde le Théâtre Permanent basé sur trois principes : jouer, répéter et transmettre au quotidien. Il monte plusieurs chefs d'œuvres du grand répertoire Lorenzaccio, Tartuffe, Bérénice, Hamlet, Antigone, Woyzeck. En 2012, il créé Antiteatre au Théâtre de la Bastille à Paris, un ensemble de plusieurs pièces du répertoire de Rainer Werner Fassbinder. De 2013 à 2018, il dirige le Théâtre du Point du Jour à Lyon où il poursuit l'expérience du Théâtre Permanent en y associant d'autres artistes: Philippe Quesne, Nathalie Beasse, Yves-Noël Genod, Philippe Vincent, Le collectif X… Il y crée notamment Les Molières de Vitez, Les Tragédies de Juillet, Re-Paradise, Macbeth et Othello, Georges Dandin, Hernani, plusieurs versions d'Andromaque… En 2019, artiste associé au Théâtre Nanterre-Amandiers, il crée Le Théâtre et son double à partir de l'œuvre d'Antonin Artaud. En 2020 Il monte Andromaque à l'infini présenté lors d'une semaine d'Arts en Avignon. En 2021 il présente au festival d'Automne à Paris le programme Uneo uplusi eurstragé dies, trois tragédies de Sophocle : Ajax, Antigone et La mort d'Herakles.

En 2023 il initie, à l'invitation de Tiago Rodrigues, Démonter les remparts pour finir le pont, un programme sur 4 ans à l'invitation de Tiago Rodrigues avec le festival d'Avignon qu'il inaugure par Le Songe d'après Shakespeare (2023) viennent ensuite Quichotte d'après Cervantes (2024) puis Les Perses d'après Eschyle (2025).

Il est artiste associé de Bonlieu Scène nationale d'Annecy et du tnba, Théâtre national Bordeaux Aquitaine.

(www.theatrepermanent.fr)

Fabien-Aïssa Busetta



Fabien-Aïssa Busetta est Directeur artistique, dramaturge, metteur en scène, scènographe compositeur. Né à Marseille. À 17 ans il arrête l'école et intègre la classe de Ronald Wilson à la City Literary Institute à Londres. Après une résidence de trois ans au Théâtre National de Marseille, il intègre le conservatoire de Montpellier (Jacques Nichet). Il part ensuite vers d'autres horizons pour sa formation : Workshop à l'Actor's studio (New-York), Masterclass auprès d'Abbey Lincoln (New York), Hunter school (New-York), École Régionale d'acteur de Cannes, École des Maitres (Italie/Belgique), Résidence avec Edward Bond au BigBrum (Birmingham), Biennale de Venise, Festival des Récréâtrales (Ouagadougou, Burkina Faso). Il intervient dans le workshop d'Adeline Rosenstein (Théâtre Océan Nord, Bruxelles). Au théâtre, il a travaillé six ans sous la direction de Jean-Pierre Vincent, puis avec Matthias Langhoff, Pascal Rambert, Pierre Debauche, Jacques Nichet, Julien Bouffier, Jacques Delcuvellerie, Marcel Maréchal, Joël Pommerat (CDN Orléans), Catherine Marnas, Eva Doumbia, Dieudonné Niangouna, Laurent Gutmann, Milo Rau, Manon Worms. Pour le cinéma et la télévision, il a tourné dans une quinzaine de longs métrages. En 2014, il est invité à créer en langue turque, la mise en scène « Rouge noir et ignorant » d'Edward Bond dans le cadre de la Biennale International de Théâtre d'Istanbul. Il est le collaborateur artistique d'Eva Doumbia (La Part du Pauvre), artiste associée au CDN du Nord/ Lille Europe. Actuellement il co dirige Organon Art cie, compagnie d'art documentaire pluri média au sein de la Friche Belle de mai à Marseille. Leur travail est montré dans le cadre de la Biennale internationale d'art contemporain de Lyon, Manifesta 13 - La biennale européenne de la création contemporaine, le TNM la Criée, Festival Monodrama Luxembourg, La cité Internationale universitaire, le festival de Marseille …

Virginie Colemyn



Virginie Colemyn est admise à la Classe Libre du Cours Florent, intègre l'École Jacques Lecoq puis entre dans la troupe du Théâtre du Soleil d'Ariane Mnouchkine pour les créations collectives Le Dernier Caravansérail et Les Éphémères. En 2010, elle participe à l'aventure du théâtre permanent de Gwenaël Morin aux laboratoires d'Aubervilliers dans les cycles Sophocle, Shakespeare, Fassbinder et Büchner, puis le retrouve au Festival IN d'Avignon en 2023 avec Le songe d'une nuit d'été et en 2026 avec Le deuil sied à Electre.
Un parcours jalonné d'autres collaborations artistiques : Christophe Rauck, Nathalie Garraud et Olivier Saccomano, François Cervantes, Marie-José Malis, Stéphane Braunschweig, Guillaume Vincent, Christian Boltanski dans la performance Demain le ciel sera rouge.

Elle fait partie du Collectif Travaux Publics, un groupe mixte de chercheur.e.s et d'artistes dont la pièce Le Social Brû(il)le, une création coopérative avec des professionnel.le.s de l'action sociale, a été présentée à la MC93 dans le cadre du dispositif des Nouveaux Commanditaires. Elle est membre fondatrice du Studio des actrices, un laboratoire de recherche sur la pratique théâtrale où ont été invité.e.s Amélie Enon, Olivier Coulon Jablonka, Maxime Kurvers. Une connaissance et un intérêt aux créations textuelles contemporaines.
Cette saison elle rejoint l'équipe de création de Julie Deliquet avec L'instruction de Peter Weiss.

Kady Margaret Duffy



Américaine installée en France, Kady Margaret Duffy est comédienne, metteure en scène et pédagogue.
Elle joue deux saisons à l'Iowa Summer Repertory, entre Ayckbourn et Neil Simon. Formée ensuite à New York auprès de Michael Howard, Patsy Rodenburg, Olympia Dukakis et Fay Simpson, dont elle enseigne aujourd'hui la méthode Lucid Body, elle y joue Alice dans Closer de Patrick Marber sous la direction de Michael Howard, plusieurs rôles shakespeariens au festival Shakespeare in the Parking Lot et la Rose du Petit Prince en tournée nationale. Elle prépare Hello Herman de John Buffalo Mailer à l'Actors Studio, aux côtés de Norman Mailer, puis la crée sous la direction de Thomas Kail.
En France, elle joue Médée de Sénèque dans le rôle-titre, Lechy Elbernon dans L'Échange de Claudel et Violences de Didier-Georges Gabily, sous la direction de Muriel Vernet, puis Anne H., seul-en-scène de l'auteur canadien Vern Thiessen sur l'épouse de Shakespeare, mis en scène par Franck Berthier.
Diplômée en mise en scène de Trinity College Dublin, elle y monte Les Bonnes de Genet (traduction Martin Crimp) et assiste Joe Dowling (Mesure pour mesure), Danya Taymor (Fin de partie, Gate Theatre) et Franck Berthier (L'Opéra de quat'sous). Avec District 41, sa compagnie, elle fait découvrir en France des écritures nord-américaines : Les Louves de Sarah DeLappe, qu'elle traduit et met en scène, Anne H., qu'elle produit et interprète, et bientôt Heroes of the Fourth Turning de Will Arbery. Elle a fondé Le Playhouse, école de théâtre en anglais à Annecy. Elle joue Hazel Niles dans Le Deuil sied à Électre, mis en scène par Gwenaël Morin.

Julian Eggerickx



Julian Eggerickx est un comédien, metteur en scène et pédagogue français, reconnu pour son engagement dans le théâtre contemporain et ses collaborations au long cours avec Gwenaël Morin.
Formé à Paris au Cours Florent (Classe Libre, 1991-1994) puis à la Maison des Conservatoires (1994-1997) auprès de Didier Sandre, Raymond Acquaviva et Tsilla Chelton, il complète son parcours au HB Studio de New York (1997-1998) avec Austin Pendleton et s'initie au théâtre traditionnel chinois à l'ARTA. Parfaitement bilingue français-anglais, il enseigne également l'art dramatique, notamment au Cours Florent (section Acting in English, 2015-2020) et à Acting International.
Dès 2004 (Swiss Swiss Democracy), il devient l'un des interprètes majeurs de Gwenaël Morin, participant à l'aventure du Théâtre Permanent (Laboratoires d'Aubervilliers, Théâtre de la Bastille). Il y joue les grands rôles du répertoire (Les Justes, Lorenzaccio, Tartuffe, Bérénice, Antigone, Hamlet, Woyzeck), le cycle Antithéâtre de Fassbinder, Re-Paradise, ainsi que Puck dans Le Songe d'une nuit d'été (créé au Festival d'Avignon In 2023). Il collabore également avec Yves Pignot ou Vincent Schumacher (Le Malade imaginaire) et rejoint le Collectif De Quark en 2016.
Également auteur, dessinateur et metteur en scène, il monte des spectacles en France et à New York : En attendant Godot (1993), Tout mon petit monde (2001), Tomate (2015), I Am Alice d'après Susan Sontag (2018), Fool for Love de Sam Shepard (2020), No Shadow Without Sun à New York (2022) ou encore On purge bébé de Feydeau (2024).
À l'écran, il apparaît dans plusieurs longs-métrages (Process de C.S. Leigh, Ma sacrée jeunesse de Carly Blackman, Une jeunesse dorée d'Eva Ionesco, La Vie naturelle du pou d'Emmanuelle Mougne) et met à profit son bilinguisme dans des séries internationales telles que Crossing Lines (TF1) et Versailles (Canal+).

Barbara Jung



Formée au Conservatoire d'art dramatique de Strasbourg, à l'École Véronique Nordey et à l'École du Passage, Barbara Jung joue notamment à ses débuts, sous la direction d'Alain Françon et Lluís Pasqual, dans Pièces de guerre d'Edward Bond et Les Estivants de Maxime Gorki. Elle est aussi assistante à la mise en scène d'Irina Dalle et d'Ariel Garcia Valdès.
Sa rencontre avec Gwenaël Morin en 2004 ouvre une longue collaboration. Elle fait entre autres partie des troupes du Théâtre Permanent d'Aubervilliers, d'Introspection, celle du Théâtre du Point du Jour à Lyon, d'Antitéâtre, de Re-Paradise, d'Andromaque à l'infini… Elle interprète Bérénice, Iphigénie, Antigone, Marie dans Woyzeck, Geeshe Miltenberger dans Liberté à Brême… Elle crée et dirige les chœurs des Tragédies

de juillet et intervient au côté de Gwenaël dans le cadre de formations - La Réplique de Marseille, La Manufacture de Lausanne, l'ENSATT, La Manufacture de Nancy, Talents Adami…- Elle est collaboratrice artistique sur Uneo uplusi eurstragé dies et RAAAACIIIINEEEE. En 2023, elle joue dans Le Songe de Shakespeare, présenté au Festival d'Avignon dans le cadre du projet Démonter les remparts pour finir le pont. Elle retrouve aujourd'hui Gwenaël Morin pour Le deuil sied à Électre d'Eugene O'Neill.
Depuis 2023, elle développe aussi son travail de metteuse en scène au sein de la Compagnie BJ. Sa prochaine création Œdipe de Sénèque sera présentée à Strasbourg en mars 2027.

Grégoire Monsaingeon



Grégoire Monsaingeon est acteur, metteur en scène, scénariste. Il aime et pratique la musique, l'écriture et le dessin.
Diplômé de l'ENSATT en 2000, il explore depuis les répertoires classiques et contemporains au contact des metteurs en scène disparates comme Leïla Rabih et Markus Joss, Gwenaël Morin, Philippe Vincent, Emmanuel Daumas, Michel Raskin, Christophe Perton, Joris Lacoste, Fanny de Chaillé, Tiago Rodrigues.
Jusqu'en 2013 il accompagne Gwenaël Morin dans ses aventure théâtrales et traverse avec lui l'expérience du Théâtre Permanent aux Laboratoires d'Aubervilliers (2009).
Ses exploration scéniques l'entraînent à collaborer avec des collectifs de théâtre (Nöjd, Ildi Eldi, Das Plateau), des compagnies de danse (Label Cedana, Display) et des plasticiens (Rainer Ganahl, Thomas Hirschhorn, Stéphane Bérard).
En 2005, il forme avec la metteuse en scène Fanny de Chaillé le duo musical Les Velours, joue dans ses pièces et fabrique dans le cadre du projet Kids le journal Ultra toi et l'extension du projet Le Chœur, Le journal Le Chœur. Il coécrit avec Fanny de Chaillé la pièce MMEELLOODDYY NNEELLSSOONN (2012).
En parallèle de son activité d'interprète, il met en scène Botho Strauss (2000) et Gregory Motton (2003), travail a une adaptation scénique du LENZ de Büchner, écrit plusieurs courts-métrages (Un chemin de terre quand il pleut c'est un chemin de boue – Aux Armes – Notre nuit) et un long métrage (Charkuterie).
A partir de 2011, il tourne au cinéma avec Benoit Cohen, Léonore Séraille, Christian Petzold, Fabrice Gobert, Héloïse Pelloquet, Céline Sallette, Malek Bensmail, Dominik Moll ou Gaya Jiji - et dans plusieurs séries (Trepalium, Les Revenants, Paris Police 1905).
Il collabore avec Tiago Rodrigues au projet Occupation Bastille en 2015 et joue Bovary, La Cerisaie et Chœur des amants sous sa direction.
Depuis 2016 il travaille aussi régulièrement à la radio (France culture), avec les réalisateurs Christophe Hocké, Cédric Aussir, Laurence Courtois et Baptiste Guiton.

En 2023 il reprend sa collaboration avec Gwénaël Morin pour le projet Démonter les remparts pour finir le pont, pour le Festival d'Avignon, avec Le Songe à partir du Songe d'une nuit d'été de W. Shakespeare, en y interprétant plusieurs rôles et en composant pour la pièce la musique de scène.
En 2024, il assiste Fanny de Chaillé pour son projet Avignon une école.



Tournées 2026 & 2027 & 2028

. du 13 au 15 octobre 2026
au Théâtre Olympia, CDN de Tours

. du 04 au 10 décembre 2026
au Théâtre La Commune, CDN Aubervilliers

. du 19 au 29 janvier 2027
au tnba théâtre national Bordeaux Aquitaine

. du 23 au 26 mars 2027
à Bonlieu, scène nationale Annecy

. du 18 au 21 avril 2028
aux Célestins, théâtre de Lyon

Spectacle disponible en tournée novembre - décembre 2027 et janvier - mars 2028

Revue de Presse (extraits)

Le Monde

COUNTRY:France
PAGE(S) :18
SURFACE :19 %
FREQUENCY :Daily

CIRCULATION :275310
AVE :23,37 K€
AUTHOR :Youness Bousenna

► 17 July 2026 - N°25363

Page Source



CULTURE

Gwenaël Morin emmène les Atrides en Amérique

Le metteur en scène propose une relecture du mythe d'Electre en le transposant au temps de la guerre de Sécession, un projet au long cours

THÉÂTRE

AVIGNON - *envoyé spécial*

Le deuil... commence par un seuil. Pour accéder à l'écrin du jardin de Mons, niché tout près des hauts flancs du Palais des papes, le spectateur doit traverser la Maison Jean-Vilar à la nuit tombée. Comme un bref passage par le temple consacré au mythique fondateur du Festival d'Avignon, qui aurait été conçu pour l'imprégner de l'esprit de l'emblématique directeur du Théâtre national populaire, que Gwenaël Morin perpétue à sa manière depuis quatre ans.

Ce *Deuil sied à Electre* ponctue un projet au long cours commencé par une proposition de Tiago Rodrigues : revisiter un classique dans chacune des quatre éditions de son premier mandat de directeur. Depuis 2023, Gwenaël Morin a successivement adapté et mis en scène un *Songe* d'après Shakespeare, un *Quichotte* d'après Cervantes, des *Perses* d'après Eschyle.

Autant de mises en œuvre de son programme gentiment radical, que résume le truculent intitulé de ce projet : « Démonter les remparts pour finir le pont ». Soit un théâtre à l'état brut, sans décor ni costume, qui ambitionne de réduire la distance entre le public et des textes tout autant désossés que réduits à l'os.

C'est donc *Electre* qu'a élue Gwenaël Morin pour clore cette longue résidence. Pas celle d'Eschyle, de Sophocle ou d'Euripide, mais la réécriture de *L'Orestie* par le dramaturge américain Eugene O'Neill (1888-1953), Prix Nobel de littérature en 1936 et quelque peu oublié depuis. *Le deuil sied à Electre*, créé à New York en 1931, a jusqu'ici été peu monté en France – et jamais depuis la version de Jean-Louis Martinelli, en 1999.

Gwenaël Morin lui-même n'y pensait pas, triturant les antiques versions d'*Electre* jusqu'à un « *coup de foudre* » pour la pièce d'O'Neill – en réalité une trilogie. Motif de cette fascination : le conflit, chez le dramaturge américain, y est partout. Et pour cause, ce dernier relit le mythe des Atrides à travers sa fascination pour la psychanalyse, qui noircit les protagonistes en leur inoculant une épaisse couche de névroses.

Succession de drames

Cette *Orestie* particulièrement œdipienne est transposée dans l'Amérique sortant de la guerre de Sécession (1861-1865). Et plus précisément au moment de l'abolition de l'esclavage, puisque nous suivons la famille Mannon entre 1865 et 1866. Ce judicieux déplacement de la Grèce antique à l'Amérique moderne nous adresse un écho depuis l'aube de la tragédie : les racines de ce pays étaient-elles pourries dès l'origine ? Et ce qui doit pourrir, doit-il aussi mourir ?

Chez les Mannon, oui, semble-t-il. Tout, dans cette famille où rôde l'inceste, n'est que conflit, haine, meurtre. Entre Vinnie (Electre), qui déteste sa mère, Christine (Clytemnestre) et adore son père, Ezra (Agamemnon), lui-même abhorré par son fils Orin (Oreste), qui aime évidemment sa mère. Laquelle vit une relation adultère avec Adam Brant (Egisthe), sous l'œil du serviteur, Seth, assurant le rôle du chœur grec.

Tournant autour du jeu texte à la main, Julian Eggerickx s'épanouit en coryphée, dans une distribution où brille particulièrement Virginie Colemyn, en Clytemnestre hantée. Et damnée, comme chaque personnage qui au choix mourra ou se suicidera, conformément au destin résumé par Lavinia : « *Il y a des choses, ou des noms, qui doivent mourir.* »

Non sans avoir vécu, trois heures durant, grâce à une troupe portant haut le geste singulier de Gwenaël Morin, misant sur un jeu à la fois infime et généreux, archaïque et potache. Un jeu qu'on joue, autant qu'on joue à le jouer. Et qui persiste à croire à une éternité, celle des corps et des voix. *Le deuil sied à Electre* est long.

On a le temps de se passionner pour cette succession de drames, évidemment aussi de s'y ennuyer. De regarder un instant le ciel au-dessus du jardin de Mons, pour savourer mieux qu'un spectacle, une certaine idée du théâtre. Celle où l'on invite le public à s'asseoir au milieu des comédiens sur des chaises en plastique servant jusque-là de décor, où on lui sourit et à qui on offre même du rosé à l'entracte. Comme une possible convivialité dans l'art, qui perpétue à sa façon le souffle de Jean Vilar. ■

YOUNESS BOUSENNA

C'EST UN THÉÂTRE À L'ÉTAT BRUT, SANS DÉCOR NI COSTUME, QUI AMBITIONNE DE RÉDUIRE LA DISTANCE ENTRE LE PUBLIC ET DES TEXTES RÉDUITS À L'OS

Le deuil sied à Electre.
Adaptation, mise en scène et scénographie Gwenaël Morin.
Jusqu'au 23 juillet

All rights reserved

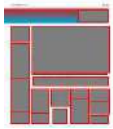
Libération

► 13 July 2026 - N°13986

COUNTRY:France
PAGE(S) :27
SURFACE :60 %
FREQUENCY :Daily

SECTION :Avignon/
CIRCULATION :101616
AVE :38,7 K€
AUTHOR :Lucile Commeaux
Page Source





AVIGNON

«Le deuil sied à Electre», Gwenaël Morin en état de sobriété

Dans le jardin de la Maison Jean-Vilar, le metteur en scène adapte en «arte povera» une pièce d'Eugene O'Neill, qui transpose la tragédie grecque dans l'Amérique de la guerre de Sécession. Dramatique et jouissif.

On n'en fera pas une question morale, mais formelle – et peut-être un peu politique. C'est une sacrée expérience cette année d'enjamber les murs du Palais rempli de décors, d'écrans, de musiques et de lumières, pour se retrouver à quelques dizaines de mètres de là dans le jardin nu de la rue Mons, avec une poignée d'acteurs, trois projos et une table de pique-nique. Depuis quatre ans, Gwenaël Morin travaille à Avignon le théâtre en *arte povera*, montant le grand répertoire avec de petits moyens : Shakespeare, Quichotte, Eschyle, et cette année O'Neill ; sous le génial titre «Démonter les remparts pour finir le pont», il bâtit pierre à pierre une œuvre unique dans le paysage, à la fois modeste et ambitieuse, qui réfléchit sans cesse et devant le public à la manière dont elle se conçoit.

Table en plastique. Sous le grand tilleul et à même le sol racineux du jardin de la Maison Jean-Vilar, six acteurs se tiennent en rond, vêtus de jeans et de tee-shirts clairs qui se retrouveront vite maculés de terre. On avait rapidement lu «Electre» sur un programme. Une première réplique qui fuse avec un vague accent populaire – *«Alors Vinnie, vot papa va rentrer!»* – nous transporte loin de la Grèce antique ; on pense à un feuilleton américain des années 80 genre *Dallas*, ou à un péplum doublé en français. Clytemnestre s'appelle Christine (fou rire dans les rangs), et son mari Ezra Mannon (le fameux papa) ne revient pas de la guerre de Troie mais de celle de Sécession. Morin adapte une pièce d'Eugene O'Neill de 1931, qui transpose la tragédie grecque dans l'Amérique des années 1860 entre la reddition du général Lee et l'assassinat d'Abraham Lincoln, et concentre le drame dans la grande demeure des Mannon, une famille de notables de la Nouvelle-Angleterre, suspendue au seuil du spectacle au retour du patriarche. Vinnie découvre alors qu'un de ses prétendants, un certain capitaine Brant (deuxième fou rire), est le fils bâtard d'un grand-oncle Mannon, mais aussi l'amant de sa mère. Déterminée à faire cesser cet adultère avant le retour de son père, elle menace Christine de tout révéler, mais celle-ci décide à l'inverse d'accélérer les choses et de tuer son mari pour rejoindre Brant et fuir avec lui. C'est alors que débarque Orin, le fils, qui, ébranlé par son expérience du front, doit en sus affronter le drame familial.

Rendons d'abord hommage au tour de force littéraire : Eugene O'Neill parvient à couler l'aberration tragique que constitue *l'Orestie* dans une forme réaliste et un contexte historiquement situé – idée banale qui suppose, pour ne pas tomber dans le ridicule, bien du génie. Dans cette

All rights reserved

COUNTRY:France
PAGE(S) :27
SURFACE :60 %
FREQUENCY :Daily
SECTION :Avignon/
CIRCULATION :101616
AVE :38,7 K€
AUTHOR :Lucile Commeaux
► 13 July 2026 - N°13986

tragédie devenue saga, on n'invoque pas l'Olympe mais on jure sur le bon Dieu, et les structures primitives que sont l'inceste, la lignée et la malédiction se muent en syndromes psychologiques : c'est l'affection trop appuyée de Christine pour son fils, c'est Orin qui découvre qu'il préfère vivre avec sa sœur que prendre une épouse, c'est Vinnie obsédée par un père comme une gamine qui a manqué d'affection.

Morin travaille ce texte en souplesse, toujours à la lisière de la parodie mais sans y verser jamais, et campe des figures très romanesques, dont les cris sont moins déclamatoires que viscéraux, incarnées par des acteurs formidablement engagés – citons Virginie Colemyn et surtout Grégoire Monsaingeon.

Omniprésent, il joue à la fois Brant, Ezra et Orin, jusque dans cette géniale scène centrale du meurtre sur un bateau (une table en plastique), où il doit à la fois camper le fils assassin et l'amant assassiné. Ce moment paroxystique et jouissif, à la fois dramatique et gaguesque, révèle la substantifique moelle du projet Morin : s'y articule à une intelligence du texte – tous ces hommes touchés par la malédiction se ressemblent dangereusement –, une vérité nue du théâtre – on a seulement un comédien pour jouer tous les personnages masculins.

Sol. Parfois un acteur rompt le fil tendu des dialogues : *«Texte !»* demande-t-il à un de ses camarades, en charge de suivre sur un document broché de plastique et aux pages toutes stabilotées l'avancée de la pièce. Comme toujours, Morin expose les dessous et les artifices du spectacle, dans une démarche qui tient moins du surplomb théorique que de la pédagogie pratique.

C'est ainsi que depuis quatre ans, on assiste dans ce jardin à la création en direct du théâtre, une expérience qui ne relève pas de cette mystique dont on nous rabâche trop souvent les oreilles (non, un type et une chaise, ça ne fait pas nécessairement théâtre), mais du travail, collé au sol. Et ce n'est pas un hasard si Julian Eggerickx qui tient ce soir-là dans sa main le texte, cherchant dans la nuit un peu de lumière pour poursuivre sa tâche, se trouve interpréter aussi le serviteur de la maison Mannon : le grand narrateur est un travailleur.

LUCILE COMMEAUX

Dans cette tragédie devenue saga, on n'invoque pas l'Olympe mais on jure sur le bon Dieu.

LE DEUIL SIED À ELECTRE, d'après Eugene O'Neill. Adaptation et mise en scène GWENAËL MORIN. Au Jardin de la rue de Mons – Maison Jean-Vilar jusqu'au 23 juillet.



Morin campe des figures très romanesques, incarnées par des acteurs formidablement engagés. PHOTO CHRISTOPHE RAYNAUD DE LAGE

All rights reserved

Télérama

COUNTRY:France
PAGE(S) :59
SURFACE :53 %
FREQUENCY :Weekly

CIRCULATION :594049
AVE :19,82 K€

► 15 July 2026 - N°3992

Page Source

LE BILLET DE FABIENNE PASCAUD

Le deuil sied à Électre
Tragédie
Eugene O'Neill

TTT

| 3h30 | Adaptation, scénographie et mise en scène Gwenaël Morin | Jusqu'au 23 juillet, jardin de la rue de Mons, Festival d'Avignon, tél. : 04 90 14 14 14.

Depuis que Tiago Rodrigues dirige le Festival d'Avignon, l'ogre Gwenaël Morin s'y empare chaque été d'un classique monstre du répertoire international pour en disséquer la puissance et lui faire rendre gorge. Rien qu'en le jouant à l'os, sans décor ni costume dans ces jardins de la Maison Jean-Vilar, haut lieu de la pensée vilarienne, si friande de textes partageurs. En 2026 : le délirant et noir *Le deuil sied à Électre* (1931), d'Eugene O'Neill (1888-1953), ouvertement inspiré de *L'Orestie*, d'Eschyle (458 av. J.-C.) et du mythe des Atrides. Sauf qu'ici, la guerre de Troie devient guerre de Sécession (1861-1865), que le roi victorieux Agamemnon s'appelle Ezra Mannon, héritier d'armateurs de la côte Est parti combattre les sudistes avec son fils Orin (Oreste). Sa fille, Lavinia (Électre), l'attend ardemment, haïssant une mère (Christine-Clytemnestre) qui trompe et déteste papa. Mère et fille s'épient dans leur demeure aux allures de tombeau. Et la machine infernale s'enclenche lorsque Lavinia annonce à Christine qu'elle connaît son amant : l'homme qu'elle aime… Quand reviennent des combats Orin et Ezra, meurtres et suicides s'enchaînent.

Que de dramaturges a inspiré *L'Orestie*, fondatrice du théâtre occidental comme de notre démocratie ! Ne s'achève-t-elle pas sur la création d'un tribunal où les hommes, et non plus les dieux, décident seuls de leur justice ? De quoi passionner, surtout en période trouble, ceux qu'intéresse le politique. De Jean Giraudoux (*Électre*, 1937) à Jean Anouilh (*Tu étais si gentil quand tu étais petit*, 1972) via Jean-Paul Sartre (*Les Mouches*, 1943), et jusqu'au comédien-dramaturge Simon Abkarian (*Électre des bas-fonds*, 2019). Mais là n'est pas la tentation d'Eugene O'Neill, admirateur du théâtre ultra psychologique du Suédois August Strindberg (1849-1912) et fasciné par Sigmund Freud. Même s'il situe sa trilogie à la fin de la guerre de Sécession, période traumatisante de l'histoire américaine. Est-ce parce qu'il eut beaucoup à souffrir de la dépression de sa mère – sous morphine dès sa naissance à cause d'un accouchement douloureux – qu'il fait un vampire de sa Christine, qu'incarne magistralement Virginie Colemyn, acculée au suicide par trop de culpabilité ? Comme bientôt Orin… Tous sont damnés dans la tragédie crépusculaire, où les Enfers sont sur terre. Et rien n'y annonce des jours meilleurs comme chez Eschyle.

Peu de metteurs en scène se sont risqués en France à cette morbide saga, digne d'une série métaphysico-policière d'aujourd'hui. Stuart Seide en 1980, Jean-Louis Martinelli en 1999. Gwenaël Morin s'y attaque avec la modestie et l'audace qu'on lui connaît. Depuis la folle aventure de son Théâtre permanent d'Aubervilliers (2009-2012), où il revendiquait de *« sortir le théâtre de sa condition de produit de consommation pour élites blasées »*. Il a réduit *Le deuil sied à Électre* à l'essentiel, le fait jouer vite (mais moins que d'habitude, à 56 ans il s'est assagi…) et en distribuant plusieurs rôles à certains acteurs ; mais moins que d'ordinaire, et sans défier cette fois âges et genres des personnages. Le squelette, ricanant, de la pièce ne s'en révèle que mieux. Au point que la méchanceté de ses héros fait rire, souvent. Pourtant, tous ont d'insensés rêves de lumières, d'îles du Sud enchantées. Mais des fantômes les possèdent. *« Pourquoi les morts ne peuvent-ils pas mourir ? »*, entend-on dans la pièce…



Virginie Colemyn et Grégoire Monsaingeon, puissants héros tragiques.

All rights reserved

l'Humanité

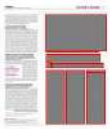
COUNTRY:France
PAGE(S) :17
SURFACE :40 %
FREQUENCY :Daily

SECTION :Actualités
CIRCULATION :40562
AVE :7,2 K€
AUTHOR :Marie-José Sirach

► 10 July 2026 - N°24480

Page Source





Meurtres, inceste, suicides, demandez le programme !

THÉÂTRE Inspiré du mythe des Atrides, *Le deuil sied à Électre* est un moment de bonheur, grâce à une mise en scène jubilatoire et des acteurs détonants.

Envoyée spéciale

Dans la maison familiale des Mannon, ça ne va pas fort. Mère et fille s'invectivent à tout bout de champ. Le père et le fils sont partis à la guerre, et si la mère attend avec impatience le retour du fiston adoré, la fille guette celui du père adulé. Après le complexe d'Œdipe, voici le complexe d'Électre, le deuxième étant, pour aller vite, la vision psychanalytique inversée du premier. Le mythe des Atrides est ici transposé aux États-Unis à la fin de la guerre de Sécession. Il convient de préciser que la mère (Christine/Clytemnestre) vit sa plus belle vie dans les bras de son amant, qui n'est autre que le fils d'un cousin banni de la famille, que la fille (Lavinia/Électre) en pince un peu pour lui mais est censée épouser Peter, un gars tout ce qu'il y a de plus « normal », tandis que le fils (Orin/Oreste) doit se marier avec Hazel, la sœur « normale » de Peter. Tout le monde suit ?

Le retour du père (Ezra/Agamemnon) va accélérer rancœurs et désirs de vengeance. À peine arrivé, il est occis par l'amant de sa femme. Quant à Orin, le fils, il souffre d'un syndrome post-traumatique en rentrant du front. Avec sa sœur dont il est sous l'emprise, ils vont assassiner l'amant de leur mère qui, elle, se suicidera. Plus tard, ce sera au tour d'Orin de se tirer une balle dans la tête. Lavinia/Électre finira par se cloîtrer dans la demeure familiale, qui deviendra son tombeau. Rideau.

MOMENTS DE LÉGÈRETÉ

Dans le jardin de la rue de Mons, la pièce se joue sous les arbres, sur la terre battue, accompagnée d'un léger mistral et du chant entêtant des cigales. Le récit se déploie pendant 3 h 30, qu'on ne voit pas passer tant le spectacle nous emporte. Les acteurs sont omniprésents, debout quand ils jouent, assis quand ils ne jouent pas. Du théâtre qui vous saisit dans toute sa rudesse et sa fragilité, dans sa générosité et son inventivité. Ça joue, ça joue, ça joue, ça ne fait pas semblant. Virginie Colemyn (la mère), Barbara Jung (la fille), Grégoire Monsaingeon (le père, le fils et l'amant), Julian Eggerickx (le serviteur au service de la narration), Kady Duffy (la fiancée du frère) et Fabien-Aïssa Busetta (le fiancé de la sœur) donnent tout son sens à la notion de troupe. Il y a de la fraternité dans l'air, une joie de jouer contagieuse. Tout est à vue. La scène d'amour torride entre la mère et son amant est un moment érotico-comique d'anthologie : les corps se frottent, les pantalons se baissent tout juste et se remontent aussitôt, les voix halètent, laissent échapper des cris de jouissance qui révèlent toute la puissance du désir sexuel.

Les Atrides revisités par Eugène O'Neill et mis en scène par Gwenaël Morin sont un des spectacles les plus réjouissants du moment. Et même s'il s'agit de trahison, matricide, meurtres, suicides, inceste et adultère, Morin ne se laisse pas happer par la noirceur. Il la maintient à distance, défie la tragédie, tient tête à la cruauté et trouve les interstices pour créer des moments de légèreté. C'est du théâtre, juste du théâtre, on peut rire, pleurer, mais à la fin les morts se lèvent et viennent saluer. Parce qu'ils sont vivants, bien vivants.

MARIE-JOSÉ SIRACH

Jusqu'au 23 juillet, jardin de la rue de Mons, à 22 heures. Du 13 au 15 octobre au CDN de Tours ; du 4 au 10 décembre, au CDN d'Aubervilliers, etc.

All rights reserved

Les Echos

COUNTRY:France
PAGE(S) :13
SURFACE :8 %
FREQUENCY :Daily

SECTION :Actualités
CIRCULATION :129052
AVE :4,82 K€
AUTHOR :Philippe Chevilley

► 10 July 2026 - N°24571

Page Source





THÉÂTRE

Gwenaël Morin électrise Electre

Dans le jardin de la rue de Mons, à Avignon, le metteur en scène nous offre une version furieuse et décalée du « Deuil sied à Electre » d'Eugene O'Neill. Avec des comédien(ne)s irrésistibles.

Philippe Chevilley

Pour le quatrième volet de son cycle théâtral « Démonter les remparts pour finir le pont », Gwenaël Morin a surpris son monde. On ne l'attendait pas forcément dans cette mise en scène du « Deuil sied à Electre », « Orestie » à la sauce américaine signée du prix Nobel de littérature Eugene O'Neill, en 1931. Pourtant, au bout des trois heures trente de cette trilogie, transposant la pièce antique dans l'Amérique de la guerre de Sécession, le défi est relevé avec éclat. Entre farce et tragédie, texte à cru et scène nue, le spectacle nous plonge dans une transe sensorielle jouissive.

Ici les héros d'Eschyle ont des noms bien américains : Ezra (Agamemnon), Christine (Clytemnestre), Adam (Egisthe)... O'Neill pimente la tragédie d'un surplus de psychanalyse et convoque Œdipe dans tous les sens : Vinnie voue un culte à son père Ezra et est jalouse de sa mère Christine ; Orin est dingue de sa génitrice et lui reproche davantage son adultère avec Adam que le meurtre de son mari. Avec ses amours interdites et ses meurtres en série, le drame psychologique prend l'allure d'un scénario extrême de classique du cinéma américain.

Pas besoin de convoquer les fantômes de Liz Taylor ou de Richard Burton. Les six acteurs-actrices ont l'étoffe des héros post-antiques, en particulier le carré magique de comédien(n)es fidèles convoqué par le metteur en scène. Sublimement perverse dans le rôle de Christine-Clytemnestre, Virginie Colemyn déploie tout à la fois ses talents tragiques et comiques. Barbara Jung campe une Vinnie-Electre électrique et sans concession. Grégoire Monsaingeon incarne avec virtuosité les trois personnages fêlés du père, du fils et de l'amant. Quant à Julian Eggerickx, texte en main, il brille en grand ordonnateur de cette cérémonie funèbre. Maître d'un théâtre sans fard et décalé, Gwenaël Morin, ajoute avec cette Electre américaine, une pierre de taille au festival d'Avignon.

Le Deuil sied à Electre
d'Eugene O'Neill.
Festival d'Avignon, Jardin de la rue de Mons/Maison Jean Vilar.
Jusqu'au 23 juillet, 3 h 30.

FESTIVAL D'AVIGNON

All rights reserved



contact artistique
Théâtre Permanent
Gwenael Morin
+33 (0)6 72 91 69 27
gwenaelmorin70@gmail.com

contact production
Epoc productions
Emmanuelle Ossena
+33(0)6 03 47 45 51
e.ossena@epoc-productions.net

Charlotte Pesle Beal
+ 33 (0)6 87 07 57 88
c.peslebeal@epocproductions.net